



**Conférence donnée au cours de la session 2005
des Semaines sociales de France,
Transmettre, partager des valeurs, susciter des libertés »**

**Ce qui donne la force de vivre
peut-il se transmettre ?**

MAURICE BELLET*

- 1 -

Qu'avons-nous à transmettre ?

Ce que nous avons à transmettre, c'est la vie.

C'est pourquoi, il convient que nous soyons des vivants.

C'est déjà vrai, absolument, quant au corps. Il n'y a d'humanité après nous que si des enfants naissent. Et tout être vivant qui sort du ventre d'une femme, nous devons le considérer comme être humain. Sinon, qui oserait en décider ?

Mais l'être humain, une fois né, doit pourtant naître encore à son humanité. Et là, ce sont les humains autour de lui qui ont la tâche, au vrai effrayante, de l'introduire à ce que peut être une vie humaine.

Affaire de pédagogie, de bonnes méthodes éducatives, de judicieux programmes ? Sans doute. Mais tout cela est second, absolument second, par rapport à la question primordiale : qu'est-ce qui fait notre propre vie, qu'est-ce qui lui donne goût et force ? Et de telle façon qu'elle veuille, du dedans, se transmettre, qu'elle soit puissance d'engendrement, désir de création, de fécondité ?

Disons-nous : ce que nous avons à transmettre, c'est tout ce qui fait notre culture, si prodigieusement développée et diversifiée ? Quel contraste avec les âges d'autrefois ! Il ne faut pas les mépriser, sans doute ; et l'étude de l'archaïque comme de l'exotique fait justement partie de notre trésor. Belle immensité du savoir ! Puissance inouïe de nos techniques ! Et tout s'amplifie et s'accélère.

Bien sûr, ce n'est pas sans poser quelques problèmes. Dont celui-ci : impossible aujourd'hui d'avoir cette culture encyclopédique dont rêvait le 18^e siècle. Je défie qui que ce soit d'être réellement compétent à la fois en physique quantique, en histoire des origines chrétiennes (hébreu, grec et syriaque à l'appui), en biologie, en direction d'orchestre, en vulcanologie, et d'être grand lecteur de Platon, Aristote, Hegel et Heidegger – dans le texte. Il faut choisir. Savoir un peu de tout sur tout, à la française, comme disait Montaigne, c'est vraiment se condamner au superficiel. Il n'est de compétence que du spécialiste ; et encore, très limitée...

Banalité ? Mais il faut en peser la conséquence. Si ce que nous avons à transmettre, c'est ce qui donne de pouvoir humainement vivre, alors ce n'est pas, sans plus de précision, le savoir : trop partiel, trop dispersé.

Reste qu'il faut bien transmettre certaines connaissances fondamentales, celles qui, en amont de toute spécialité, permettront d'entrer en l'une ou l'autre ; à commencer par le langage. Que ce soit telle et telle langue ou cette langue universelle qu'est la mathématique.

C'est vrai. Et l'on aurait grand tort de l'oublier. Apprendre est, pour l'homme, de première nécessité. Et, à travers telles techniques et tels savoirs, apprendre à apprendre, apprendre à

* Philosophe et théologien

penser. Et cela ne se fait que par un travail, et un travail conduit par ceux qui précèdent le jeune être humain sur les chemins escarpés de la science dont parlait Karl Marx.

Ce langage-ci n'est peut-être pas à la mode. Mais les modes passent plus vite que les dégâts qu'elles causent. On peut alors penser que, si cet effort est consenti, demeure possible l'accès à ce qui, malgré la dispersion des traditions, des sciences, des arts, mérite encore le nom de culture, au sens à la fois noble et large.

La culture ne protège pas de la barbarie

Toutefois, s'annonce une difficulté telle qu'elle ébranle tous les optimismes. La voici, telle que l'a formulée George Steiner : la culture ne protège pas de la barbarie. Il y avait, chez les nazis, de bons musiciens, d'excellents scientifiques, des médecins compétents. Et il se trouve, aujourd'hui même, d'éminents spécialistes dont l'inhumanité est elle aussi éminente : incapables d'écouter et d'entendre, féroces envers leurs proches, manipulateurs, avides de pouvoir et d'argent, apprentis sorciers que la fabrication du pire n'effraie pas, si elle leur donne les joies de la découverte et des moyens de réussite.

La culture ne protège pas de la barbarie. Terrible verdict. Il pourrait donc y avoir une humanité cultivée, en effet, éprise de science et d'art, et peut-être même ayant du goût pour la religion et les antiques sagesse, et au cœur de laquelle il y aurait comme un trou noir, une vertigineuse absence. Cette humanité aurait tout, jouirait de tout et pourtant, il lui manquerait... manquerait quoi ?

- 2 -

Aux portes de l'abîme

Je sais : on peut me traiter de pessimiste, d'être un de ces amateurs de vision noire, dont les descriptions apocalyptiques restent, en fin de compte, des jeux de l'esprit et du racolage de lecteurs (c'est ce qu'on en dit).

Il y a, dans l'humanité actuelle, bien autre chose qu'un savoir clos sur soi et qu'une culture équivoque. Il y a de l'humain en l'homme ! L'humain de l'humain n'a pas disparu ; il vit et se transmet, et fait que parmi les jeunes générations il y a autant d'espoir de vie, de vie humaine, que naguère ou autrefois.

J'espère. J'espère bien.

Mais qu'est-ce que cet étrange « plus » où se donne le plus-que-nécessaire, le ce-sans quoi l'humanité se défait en l'homme et s'ouvre la porte de l'abîme où vont régner le crime, la folie, la destruction ? Et nous savons – oh, nous savons – que cet abîme peut s'ouvrir. Il n'est pas si loin, en amont de nous, ce temps où l'Europe, longtemps si fière de son progrès, s'est effondrée dans la nuit – Nacht und Nebel – du grand meurtre suicidaire.

Et rien – croyons-le, je vous en prie – rien ne nous garantit que la porte de l'abîme est fermée et verrouillée pour l'éternité. Il ne manque pas de gens avertis pour nous avertir en effet que le train où va le monde risque bien de nous mener vers un mur ou vers un trou, et il y a assez de symptômes de la fragilité de ce monde actuel pour s'en inquiéter. C'est au point qu'on peut se dire que la tâche urgente parmi les urgentes, c'est d'aider des hommes et des femmes à se faire prêts à supporter les chocs les plus durs, à traverser sans s'effondrer une crise dont l'ampleur nous est encore inconcevable.

L'urgence d'humanité

Mais n'anticipons pas. Qu'est-ce qui, de toute façon, est absolument nécessaire aux humains pour qu'ils aient une vie possible dans un monde habitable et la force de supporter leur condition ? Eux, les humains, éveillés au sein de l'univers muet, habités de désir et d'angoisse, éveillés à cette pensée dont Pascal disait qu'elle faisait leur grandeur mais qui ne leur laissera plus de repos. Eux, les humains, êtres de parole, quelle parole leur donnera cette chose essentielle : le goût de vivre, le goût primordial de vivre, cette sorte d'adhésion tout à fait première à la vie que nous avons à vivre ? De quoi nous délivrer de ce mal

absolu, la tristesse, j'entends la tristesse de l'abîme lui-même, quand il envahit l'existence à grand fracas ou insidieusement ?

Or, il faut bien admettre que ce mal-à-être n'est pas aujourd'hui un simple thème pour fiction littéraire ou philosophie de la déréliction. Oh, certes, ce n'est pas une invention de la post-modernité ; il tient au risque même d'humanité ; il a nourri le romantisme et les philosophies de l'existence. Mais il a aujourd'hui, me semble-t-il, une forme que je dirai plus sournoise. La religion dominante, comme on sait, porte le titre étrangement irrégulier d'économie mondialisée ; c'est toute la puissance de la religion, sans la référence à Dieu, à moins qu'on ne le nomme comme en l'Évangile : Mammon, l'Argent. Cette religion-là, bien sûr, a son credo, son culte, sa morale. Elle veut, en particulier, que nous soyons heureux ; c'est-à-dire (toute religion dominante favorise l'hypocrisie) que nous devons en tout cas en avoir l'air et que les détresses métaphysiques comme les questions abyssales relèveraient désormais de la pathologie ou de la préhistoire.

Du coup, l'urgence d'humanité, la question précédant toute question – comment puis-je humainement vivre ? – est renvoyée à l'impensable ou au folklorique. Mais nous savons, oh nous savons, qu'elles peuvent être réelles, qu'elles sont là, qu'elles peuvent tarauder des vies apparemment réussies et brillantes, créer des détresses innommables, des violences imprévisibles et inavouables. C'est là. Mais, par rapport à d'autres périodes, c'est comme sous anesthésie. Même si ça déferle dans les médias, information ou fiction, c'est comme si cela n'entamait pas le joyeux entrain du jeu universel.

Équivoque du retour au religieux

Toutefois, ce n'est pas un hasard si, en même temps, s'opère ce retour au religieux, dont on peut dénoncer les équivoques, mais qui mérite tout de même qu'on s'y intéresse. En fait c'est un symptôme parmi d'autres d'un besoin beaucoup plus répandu. Car la religion, dans nos sociétés dites développées, s'est trouvée réduite... au religieux ; c'est-à-dire à un domaine particulier, réservé à ceux qui s'intéressent aux choses pieuses. Bien entendu, autrefois ou ailleurs, c'est d'une tout autre portée. Il y eut, au mois de septembre à Paris, aux environs de la gare du Nord, célébration du dieu Ganesh par les Indiens de Paris. Fascinant. On était aux Indes : les hommes pieds et torsos nus, chantant et criant, et tirant à bras le char du dieu ; les femmes, en sari et pieds nus, tirant un second char ; d'autres femmes, cassolettes sur la tête, brûlant l'encens ; la foule, les cris, partout les noix de coco écrasées – geste symbolique en l'honneur du dieu. Je ne sais si, pour employer un langage d'Occident, ces Indiens ont foi en leurs divinités. Mais ce qu'ils présentaient, sur l'asphalte autour de la gare du Nord, c'était vraiment un mode d'être, une forme d'humanité, où s'identifiaient le peuple, la terre (pourtant lointaine), la langue, les hommes et les dieux.

Il y a, chez beaucoup, nostalgie plus ou moins avouée, de ce monde disparu. Nous habitons un monde désenchanté ; et le réenchanter avec nos théories et nos produits ne va pas de soi.

Si nous pouvions habiter un tel monde, alors ce que nous avons à transmettre retrouverait sa clarté : les grands récits, le grand poème des choses premières, les rites, les chants, toute une sagesse capable de porter la naissance et la mort, de limiter ou même de dissoudre les désirs, avec leur violence menaçante, de tenir en juste mesure le sexe et la pensée, bref de donner précisément aux humains ce qui vient à manquer quand leur puissance, capable de faire éclater les anciens mondes, s'en va vers le délire.

Pas le sens de la vie ; beaucoup plus : la vie elle-même. Puisque hors de là, hors d'un ordre premier de toutes choses, qui nous soit demeure et qui nous offre chemin, nous sommes défaits. Il est arrivé, en Amérique latine je crois, qu'on déplace une tribu qui vivait de temps immémorial au cœur de sa forêt, pour aller l'installer en une région toute différente, où leurs mythes fondateurs ne pouvaient que s'effondrer. Qu'est-il arrivé ? Tous morts.

L'homme est un être de faim. Et s'il est vrai que tout ce qui est humain est aussi animal, il est vrai aussi que tout ce qui est animal en l'homme est humain. La faim en l'homme n'est pas seulement faim de pain ou de viande, mais d'une parole qui l'autorise à être.

- 3 -

Et maintenant, que ferons-nous ? Faut-il nous résigner ? Faut-il essayer de reconstituer l'antique ? Ou bien faut-il croire – car il s'agit bien de croyance – que le monde où nous sommes, emporté toujours plus loin vers un avenir que personne n' imagine plus contrôler, que ce monde-là trouvera toujours en lui de quoi surmonter ses dérives ou ses folies ? Cela ressemble un peu trop à la triste devise : « Après nous, le déluge ».

Alors quoi ?

Il semble que nous soyons ramenés ou amenés à quelque chose de très humble, de très déconcertant pour nos frénésies de concurrence et de consommation, quelque chose de pauvre, mot horrible pour tous les amateurs de richesse.

Ce que nous avons à transmettre, c'est la vie.

Et qu'est-ce qui fait humaine la vie humaine ? C'est que l'être humain soit accepté, reconnu, écouté, nourri de présence, d'affection, de parole ; enfin, lâchons le mot parce qu'il n'y en a pas d'autre, ce dont l'être humain a besoin, c'est d'amour. La faim essentielle, c'est la faim d'amour.

Transmettre une primordiale relation d'amour

Ce que nous avons à transmettre, ce n'est pas seulement tel bien, tel savoir, telle conviction, telle technique, tel gigantesque programme de développement. Ce que nous avons à transmettre, ce n'est pas d'abord telle ou telle chose, si grande soit-elle ; c'est une relation, une relation qui court parmi les humains, qui passe de génération en génération, comme le bâton témoin dans une course de relais.

C'est cette relation toute première qui fait qu'un être humain peut s'aimer lui-même, parce qu'il a reçu l'amour et qu'ainsi lui-même pourra le donner.

Oh, je sais, je sais combien ce propos-là peut paraître pauvre en effet, et banal, et désuet, aux yeux des sages et des puissants. L'amour ! Bon pour les rêves et la littérature, et quelques jeunes gens attardés dans les illusions sentimentales. Ou même, ce qu'on n'ose pas dire mais qu'on pense : affaire de femmes.

Affaire de femmes en effet. Je crois que les femmes ont ici plus de science que les bonshommes.

Car il faut que je précise : l'amour dont je parle n'est pas le bavardage sentimental, c'est ce sans quoi l'humanité sombre dans l'abîme, c'est la toute première chose, qui n'est pas une chose du tout, qui est avènement d'humanité.

C'est le tout à fait minimum : que chaque humain soit considéré comme humain, et non comme une bête, une chose, une pièce, comme disaient les nazis parlant des Juifs. Mais c'est aussi le maximum, une humanité faite d'humains qui sont les uns pour les autres accueil, bienveillance, respect, écoute réciproque, tendresse mutuelle, non jugement, prodigieux éveil de création, traversée de tous les abîmes, amour d'une puissance auprès de laquelle nos prouesses techniques ne sont encore que bégaiement – le Royaume de Dieu !

L'amour vous paraît simple et niais ? Essayez donc de vous y mettre, dans cette dimension-là...

C'est cela, cela d'abord que nous avons à nous offrir les uns aux autres et à transmettre à ceux qui viennent après nous. En vérité, c'est le reste qui est facile : affaire de savoir, de métier, de connaissances qu'on peut enseigner, de techniques pédagogiques, voire thérapeutiques, qu'on sait manipuler. Mais ça ! Vous y êtes tout entier ; c'est ce que vous êtes qui est à transmettre. Non pas du tout, j'espère bien, dans la prétention que votre petit moi est si admirable que vous l'offrez ou l'imposez, en tant que parents, par exemple.

Ce qui compte, ce qui agit, c'est ce que vous êtes en tant que porteur de ce qui est plus grand que vous, cette humanité dégagée, non seulement des violences animales, mais de ce terrifiant vertige de destruction, dont nous savons désormais qu'il peut resurgir en plein milieu d'un monde convaincu d'être civilisé.

N'opposez donc pas ce qui serait la compétence digne de transmettre ce qu'elle sait, à la simplicité simplette de l'amour. Quiconque a fait le chemin qui va de nos illusions, enfermements, désirs, à ce qui est un commencement d'amour vrai, sait que c'est un chemin long, redoutable, travaillant jusqu'au fond des instincts et des rêves, plus exigeant que tout autre. Qui, par exemple, a tâté de la psychanalyse, en est averti. Mais il suffit de vivre et d'avoir vécu pour savoir que la science de l'amour vrai peut être la plus rude de toutes. Cet amour-là, qui est une primordiale présence d'humanité.

C'est pourquoi nous devons nous garder des facilités, de ce goût de l'immédiat qui confond l'envie et le désir, la puissance aimante et le sexe n'importe comment.

- 4 -

J'ai dit que cet amour circulait et se transmettait parmi nous. C'est poser, très vite, la question de l'héritage.

Il est bien fini, ce temps où l'espoir révolutionnaire pouvait chanter : « Du passé faisons table rase ». Nous savons désormais qu'il n'est d'avenir qu'à proportion de la mémoire qu'on sait garder ; sinon le temps compressé, haletant, devient cette surface glissante où ne compte plus que l'immédiat, le court terme ; ce qui fait comme la substance d'humanité se dissout à ce feu dévorant.

Mémoire. Mais de qui ? De quoi ? Et comment ?

Les grandes paroles initiatrices en héritage

Ce qui est en cause n'est point la mémoire de l'historien, si utile qu'elle soit. C'est une mémoire vivante et vitale, persistance ou recouvrance de ce qui a paru, dans l'humanité, pour lui donner, littéralement, de quoi vivre.

Par là se tiennent les paroles, les grandes paroles initiatrices, sources devenues, au fil du temps, fleuves aux détours et aux dérives redoutables.

La question est : qu'y a-t-il par là qui ne doit pas mourir ? Que portons-nous en nous de cette genèse d'humanité, qui nous tient au-dessus de l'abîme, et que nous devons plus que tout, plus que tout garder vif pour nous-mêmes et pour ceux qui nous suivront ? (C'est bien là où garder et transmettre coïncident).

Notre situation est confuse. Je suis un européen. Je n'ai aucun moyen de survoler la planète entière pour juger de tout. (Il y a un certain goût de l'universel et respect des différences qui coïncident en fait, chez bien des Occidentaux, avec une incroyable prétention à savoir ce que les autres sont, mieux qu'ils ne le savent eux-mêmes.)

Je suis un européen. Qu'est-ce qui, de mon Europe, ne doit pas mourir ?

Nous portons encore la trace, je le crains, des grandes querelles qui ont empoisonné l'Occident : la raison contre la foi, les Lumières contre la tradition, l'Etat contre les individus, et tout l'entrechoquement des *-ismes* : matérialisme, idéalisme, spiritualisme, communisme, christianisme... La liste n'en finit pas. Je ne dis pas que ces combats étaient vains et sans enjeux sérieux. Mais j'ai le sentiment (ai-je raison ?) qu'il faut tourner la page, que même elle se tourne sans nous. Et le lieu où c'est particulièrement sensible, c'est précisément la transmission. Pour ceux qui viennent à vivre aujourd'hui, pris dans ce fantastique tourbillon qu'est devenu notre monde, menacé, consciemment ou pas, par la chute sans repère dans une déshumanisation incontrôlable, ces vieilles querelles sont querelles mortes.

Or ce que nous trouvons là, en nous et en amont de nous, est immense. Et nous l'ignorons immensément. Et nous avons par là des inconsciences puissamment armées de nos peurs, de nos fantasmes, de tout notre inavouable.

La mémoire des impulsions premières

Faut-il essayer du moins de repérer les initiatives premières, ultra puissantes, qui constituent comme le principe concret de ce que nous sommes ? Alors il apparaît peut-être (je risque cette pensée) que nous sommes ce peuple dont le noyau des croyances fondamentales tient, pour l'essentiel, dans ce rapport entre la Grèce, Israël, et cet étrange Évangile né en Israël, aussitôt répandu dans la Rome hellénisée. Peut-être y a-t-il là, dans cette période axiale dont parlait Jaspers, comme un entrelacs d'impulsions premières, qui se sont déposées, qui ont explosé, qui courent maintenant devant nous, dans l'explosion généralisée où de fait nous sommes, comme un espace encore inédit.

Rêveries ? Considérations inactuelles ? (Pour reprendre le titre nietzschéen). Mais nous devons avoir le courage de dépasser les remuements de la surface, de risquer le long et le très long terme. C'est-à-dire : nous devons avoir le courage de penser, dans une société où il semblerait, à certains symptômes, que penser, ce qui s'appelle penser, devienne de plus en plus difficile.

Mais la transmission, dites-vous, la transmission, que devient-elle ? Nous ne pouvons transmettre que ce qui ouvre l'avenir.

En effet. C'est pourquoi la mémoire que j'évoque appelle la création, ou même coïncide avec elle. Je crois bien que nous avons comme à inventer une nouvelle culture, et peut-être le mot *culture* est-il encore trop étroit pour dire ce qu'il en est. Ce qui était foi, raison, sagesse, qu'est-ce que ce peut être aujourd'hui ? Et l'aujourd'hui, c'est ce que j'ai évoqué, l'infime qui balaie tout, qui veut que vienne comme à nu ce qui a la saveur et la puissance du primordial.

- 5 -

Qu'avons-nous à léguer ?

Alors il est vrai que bien des choses qui nous sont chères, ou qui en tout cas nous occupent, peuvent apparaître comme des bagages encombrants. Il faut partir léger pour le grand pèlerinage ! Car ce que nous avons à léguer, ce n'est pas une passe de biens, fussent-ils spirituels. C'est plutôt l'art de la marche et le goût de la grande amitié.

Désencombrés, mais jusqu'où ?

Faut-il, en ce départ, faire un tri féroce, rejeter l'inutilisable, ou simplement le gênant, et ne garder que le nécessaire ? On voit ainsi des chrétiens, par exemple, qui font ce genre de tri dans leur christianisme. Ils gardent ce qui leur paraît vivable et pensable ; le reste, à la poubelle ou au musée (le musée, c'est plus digne, mais ce n'est pas moins grave).

Mauvaise problématique. C'est vrai, il y a ce moment où l'on doit être dans une écoute aussi pure que possible de ce qui nous parle, ici et maintenant, quand l'enjeu est la possibilité même d'exister comme humains, hors des vertiges de la destruction. Mais il ne s'agit pas d'un reste, voire d'un résidu, d'une immense tradition dont on ne garderait que ce qui plaît ; il s'agit plutôt d'une semence, dont on espère voir naître et croître l'arbre, où tout sera sauf de ce qui doit vivre. Croissance sans doute difficile, voire héroïque car il faudra traverser ce qu'hélas, hélas, nous-mêmes ou nos prédécesseurs avons préféré ne pas voir ou nous imaginer qu'on pouvait l'éviter. Longue litanie des crises où le monde chrétien s'est empêtré à résister aux idées modernes ou à les avaler de travers.

Au fait, c'est vrai, je parle des Chrétiens. Ce n'est pas un hasard. C'est que, de toutes les paroles qui bruissent autour de nous ou en nous, cette parole me semble avoir une force particulière, unique. Ah oui, c'est la parole qui ne doit pas mourir. Aussi bien – comment pourrais-je le nier ? – ce que j'ai dit plus haut de la chose toute première vient de là.

La parole qui ne doit pas mourir

L'Évangile. Peut-être nous est-il enfin possible d'en parler librement, sans avoir le sentiment qu'à l'évoquer, nous nous mettons aussitôt à part, dans le clan chrétien ; mais sans non plus nous sentir obligés d'y voir la vérité, bien ferme et bien cimentée, qui rejette tout le reste dans la ténèbre. Peut-être est-il de la nature de l'Évangile d'être offert ; non pas une parole sur l'amour, mais une parole aimante, qui dite et écoutée avec justesse, s'entend en celui qui l'entend comme : « Tu peux vivre, vivre de la grande vie ; et même tout ce qui en toi est tristesse et goût de mort, tout sera lavé, pourvu qu'à entendre cette parole, tu deviennes envers ton prochain, bienveillance et compassion. »

Cette parole-là, il ne suffit pas de la répéter matériellement pour qu'elle soit dite. Il faut être dedans, il faut l'habiter, il faut qu'à travers faiblesses et errements (qui n'en a pas ?), elle demeure, au lieu vif de l'âme, ce qui ne doit pas mourir.

Les chrétiens se tourmentent beaucoup de la transmission de leur foi. Il y a de quoi. Car, au moins dans notre vieille Europe, les formes culturelles de la religion chrétienne, issues des spasmes du 16^e siècle, paraissent en bien mauvais état ; en particulier chez les catholiques : ce système clérical, si fortement structuré, où doctrine et discipline semblaient mettre à l'abri des convulsions. Ce système- là se chargeait d'assurer la transmission. Dans la mesure où il tombe en panne, qu'est-ce qui va prendre le relais ? Comment sera-t-il possible qu'une parole de foi puisse se transmettre ? Je crois bien que la question renvoie implacablement en amont : quelle nouvelle figure de la foi est aujourd'hui possible qui par son énergie propre se diffuse et se répande ?

- 6 -

L'Évangile, principe critique radical

Et ce n'est pas sans rapport avec ce que nous avons à transmettre de ce monde-ci, moderne et déjà post-moderne, avec ses avancées prodigieuses et tout ce qui, en même temps, travaille visiblement ou souterrainement, à son effondrement.

L'Évangile, tel que nous le pressentons, n'est pas une banale croyance, mais un principe critique, et le plus radical qui soit : il veut que se sépare, en tout, ce qui construit l'humain de ce qui le détruit. En quoi il peut s'allier fort bien à tout ce qu'une juste raison espère, quand précisément sa critique n'est pas jouissance de démolition, mais discernement pour que vive ce qui doit vivre et disparaisse ce qui est meurtrier.

Oh, il ne manque pas de critiques du monde présent. Il y a, c'est vrai, ceux qui le jugent excellent et en très bon état de marche ; ils sont généralement du bon côté de la ligne ; de l'autre côté de la ligne, tous les rejetés, exclus, exploités, avilis et défaits – la poubelle d'humanité. Il y a ceux qui s'indignent, protestent, dénoncent. Pour ceux-ci, tout ce que nous pourrions transmettre, c'est une haine implacable de ce monde-là, une volonté de subversion sans mesure.

Et il y a ceux de l'entre-deux (il y en a toujours).

Transmettre l'attitude juste

Les motifs d'indignation et d'effroi ne manquent pas. Mais il ne suffit pas de dénoncer ou même d'analyser. La minute de vérité est toujours : qu'est-ce qu'on fait ?

Ce monde, nous y sommes. S'en abstraire ou s'en séparer, c'est, au plus, le fait de quelques-uns (et quel est le dissident qui refuse les antibiotiques et ne prend jamais le train ? Plutôt rare, je crois). Comment pouvons-nous l'habiter, de façon telle que nous puissions transmettre à ceux qui viennent derrière nous... Transmettre quoi ? Je pense que ce qui est à transmettre, c'est essentiellement une attitude, l'attitude juste. Ce n'est pas le mépris absolu, ce n'est pas l'adhésion aveugle. C'est, d'abord, la lucidité ; le courage, sans faiblesse, de faire la vérité, de voir ce qu'il en est. C'est aussi, dans ce qui reste de marge,

de jeu, faire tout ce qui est possible, dès maintenant possible, par rapport aux grandes exigences du respect de la nature, du respect de l'homme, de l'égalité, de la solidarité, de la préservation de l'avenir – et il apparaît que nous pouvons sans doute faire beaucoup plus que nous ne croyons. Mais c'est aussi, aspect capital, envisager le long terme, et le fonctionnement global de la société, et la nécessité de critiquer vraiment à fond ces deux principes qui nous gouvernent : tout est possible, tout est permis. Principes ô combien séduisants, mais qui, si nous y sommes livrés sans reste, sont proprement délirants.

L'âge des révolutions est peut-être terminé. Mais peut-être nous faudra-t-il opérer une mutation auprès de laquelle les révolutions, avec leurs certitudes et évidences des temps modernes, paraîtront étrangement moins radicales.

C'est, me semble-t-il, cette attitude qu'il faut transmettre. Elle reconnaît, en ce monde-ci, tout ce qu'il a de positif, de grand, de réussi. Mais elle sait aussi le critiquer. A fond.

C'est réaliser le possible ; préparer le souhaitable ; discerner le nécessaire.

Mais cette attitude elle-même ne peut se soutenir qu'à prendre appui sur ce que nous avons évoqué plus haut. En sorte que le problème-clé de la transmission, c'est que nous soyons capables d'avenir, vivant non seulement au jour le jour et résignés au train des choses, mais portant une espérance qui sera ressentie, n'en doutons pas, comme ce qui donne le goût de vivre.

- 7 -

Un lieu d'entrée en humanité

Comment, concrètement, cela peut-il se réaliser ? C'est poser, me semble-t-il, le problème de la formation. L'affaire est vaste. Je voudrais seulement, en conclusion, indiquer quelques pistes.

Le mot même de *formation* me fait question. Mais quel autre ? Éducation, initiation ? Il s'agit, en tout cas, de ce qui donne à l'être humain d'entrer vraiment en humanité. C'est autre affaire que la formation spécialisée, ou même que la culture générale, qui peut rester étrangement à distance de cette œuvre-là. Car cette œuvre n'est réelle que dans le chemin que l'être humain accomplit, dans la traversée de tout ce qu'il porte en lui, pulsions, pensées, vouloir. C'est affaire du corps, de l'âme, de l'esprit, tout l'homme. C'est venir à la juste place, en cet ensemble de relations où l'homme a naissance et croissance.

En quel lieu une telle œuvre peut-elle s'accomplir ? On peut avoir le sentiment que, dans notre monde tel qu'il est, ce lieu manque. Pourtant, il en est bien quelque chose dans la famille, l'école, la vie sociale et même les loisirs. Sinon, les êtres humains tomberaient dans le monstrueux. Mais nous avons comme tâche, partout où nous le pouvons, partout où la pression générale de produire et consommer laisse un espace de liberté, d'offrir aux jeunes et aux moins jeunes des moyens et des itinéraires pour se construire et se reconstruire.

Quelles seront les conditions ? Que faut-il en ce lieu initial ?

Il faut que ce soit un lieu d'éveil. Chacun invité à être là, à être là lui-même en personne, qui il est, sujet de sa parole, digne d'être écouté. Chacun offrant à chacun la même écoute, la même présence qu'il espère pour lui-même. Un lieu premier d'écoute réciproque, d'humanité déliée du meurtre, du double meurtre de l'indifférence, où l'autre est si étranger qu'il n'est plus homme, et de la guerre, où l'homme est l'ennemi qu'il faut exterminer, éradiquer, jusqu'à faire oublier qu'il ait existé (on a reconnu les principes nazis). Et n'imaginons surtout pas que le péril est derrière nous !

Un lieu, donc, de primordiale humanité. Mais un tel lieu ne se soutient que d'être chemin. La demeure d'humanité est en même temps la voie. C'est là que, dans les sagesses immémoriales, s'entendait la parole du Maître. Mais au point où nous en sommes venus, qui oserait se tenir là ? A moins d'être ce guru de caricature, dont la prolifération est significative ! Il semble plutôt qu'il y ait lieu d'offrir du chemin possible, dans cet espace dialogal dont les grandes traditions religieuses elles-mêmes, à commencer par la chrétienne,

reconnaissent la nécessité. Encore faut-il que le chemin proposé soit à la hauteur de la situation et de ses exigences.

Répéter des vérités ne suffit pas. Il faut faire en quelque sorte la vérité de la vérité, pour que des convictions, des images, des récits, des rites, qui viennent d'en amont de nous, puissent prendre sens dans ce lieu de dépouillement, de nudité spirituelle où nous ont conduits nos excès, nos malheurs et nos réussites elles-mêmes.

Décidément, la juste anamnèse coïncide avec la création. Mais il faut s'attendre à des révisions déchirantes, et de tous les côtés – aussi bien du côté des prétentions de la raison que des entêtements de la tradition, des espérances révolutionnaires que des oeuvres de pensée.

Parlant ainsi, j'évoque, à ma manière, ce que peut être aujourd'hui l'exigence de transmettre. Immense, considérable. Et – point capital – non point limitée aux techniques et méthodes du transmettre, mais touchant tout. C'est de nous qu'il s'agit, tels que nous sommes, nous les humains qui ne pouvons nous démettre de cette responsabilité : sauver la lumière, garder vif, en l'humanité, ce qui la sépare du grand abîme, l'inimaginable destruction que nous avons vue régner parmi nous et dont nous savons qu'elle peut resurgir, au milieu même de ce que nous croyons sauf.

Si j'ai pu le donner à entendre, si peu que ce soit, alors je ne regrette pas d'avoir usé largement de votre bienveillance à m'écouter.

Débat*

Peut-il y avoir transmission du passé s'il n'y a pas de confiance dans l'avenir ? Notre société n'est pas devenue nihiliste ?

Pourquoi caricaturer la globalisation alors qu'il s'agit peut-être aujourd'hui de la tentative humaine la plus aboutie pour refermer les portes de l'abîme en introduisant la loi là où était la jungle ?

J'espère que dans tout ce que je vous ai dit, vous n'avez rien perçu contre quelque chose ou contre quelqu'un. La question n'est pas là. J'ai bien dit au contraire qu'il fallait envisager le global et qu'en rester au partiel était justement l'une des tentations. Mais qu'est-ce que le global ? Une globalisation se fait aujourd'hui – je ne la méprise pas. Mais il reste puissamment manifeste qu'elle se fait essentiellement sous le signe d'une économie mondialisée qui a cette caractéristique troublante – qu'on rencontre partout aujourd'hui – son caractère contradictoire. On peut en dire beaucoup de bien et beaucoup de mal ; on peut avoir des perspectives optimistes ou pessimistes, cela tient la route dans les deux cas. Cela décourage la dialectique ! Il faut avoir assez de lucidité pour accepter cette incohérence et surtout éviter de condamner tout ce qui se fait. J'ai moi-même dénoncé ces personnes qui vivent dans l'Apocalypse permanente.

Mais il ne faut pas non plus tomber dans ce que j'appellerai le 'pessimisme rose'. Il y a un pessimisme noir, qui voit tout en noir par définition. Le pessimisme rose est celui qui recouvre d'un badigeon réconfortant des réalités qu'il préfère ne pas voir. Ce sont ces gens qui vous disent que tout va bien, tout va s'arranger, dans une inconscience quelquefois voulue des périls qui nous menacent et des désastres où nous sommes.

Je crois fermement pourtant qu'on ne peut pas revenir en arrière. Nous n'allons pas retourner aux lampes à huile et à la marine à voile, comme le disait notre grand Charles ! Il faut aller de l'avant, aller plus loin. Mais qu'est-ce à dire ? Capitale question. Aller plus loin, est-ce produire encore davantage ? Est-ce passer de la 2CH à la DS, et de la DS au 4x4 ? Est-ce aller dans ce monde où je me trouvais tout à l'heure, dans le métro : je regardais les visages des gens entassés ; c'était impressionnant. Qu'est ce que cet entassement anonyme ? N'y a-t-il pas des choses fondamentales à changer ?

* À la table des questions écrites, les porte-paroles des participants étaient : Aimé Savard, Marie-José Deniau, François Eck et Bertrand Badré, membres du Conseil des Semaines Sociales de France.

Cela ne me rend pas du tout pessimiste. Le pessimiste, c'est celui qui croit que tout est fichu ou que de toutes les façons, cela ne peut pas aller mieux. Or je crois qu'une énorme mutation est à faire dans ce monde, pour que cela même qui l'a engendré, et qui a sa grandeur, ne soit pas le risque de sa fin.

Il est très difficile d'entrer dans cette lucidité à plusieurs dimensions. Elle décourage les vieilles idéologies massives où l'on sait où est le bien, le mal ; on sait ce qu'il faut faire, on connaît la dialectique de l'histoire. Nous sommes, nous, dans une période critique en ce sens que nos prédécesseurs ou bien éliminaient la crise majeure qui risquait d'ébranler le monde, ou bien – plus près de nous – pensaient que c'était le merveilleux accouchement de l'ordre nouveau. L'expression 'ordre nouveau' ne sonne pas très bien aux oreilles des personnes de ma génération.

Nous sommes aujourd'hui dans une situation où peut-être – je dis bien peut-être – la crise, c'est-à-dire la mise en cause profonde et permanente de ce qui permet à l'homme de subsister, est devenue notre condition. C'est pour cela que j'ai évoqué le très humble, c'est-à-dire l'homme naissant, Adam nu : que dois-je garder pour que, quoi qu'il arrive, je puisse tenir la route ?

Vous parlez d'amour et de respect : n'y a-t-il pas un risque d'angélisme ? Respect, les jeunes des banlieues n'ont que ce mot à la bouche, qu'en pensez-vous ?

Avec le mot amour, il y a tous les risques. C'est pour cela qu'il est embêtant de l'employer. Mais si vous ne l'employez pas, qu'allez-vous dire ? *Charité*, c'est un mot qui malheureusement a rétréci à l'usage ; *Agapê*, c'est du grec ; *Eros*, ce n'est pas ça. On est bien ennuyé quand on cherche le langage adéquat pour parler de l'amour. Et ce n'est peut-être pas un hasard. L'équivoque du mot amour représente l'équivoque, l'ambiguïté, l'incohérence des êtres humains. J'ai essayé de préciser de quel amour il s'agissait : c'est de celui qui donne vie. Il est là quand celui qui le reçoit s'en trouve mieux ! Quand il en est nourri, écouté, accueilli, etc.

Le risque d'angélisme ? C'est de croire qu'on y est arrivé ! C'est de refuser de s'apercevoir à quel point, même quand on y croit, on en est loin. C'est pour cela que l'exemplarité dont Robert Rochefort a parlé ce matin, touche quelque chose de très important. Il faut être aussi authentiquement que possible présent dans ce qu'on dit vrai et dans ce qu'on essaie de transmettre. Mais cela ne signifie pas du tout que l'on est à la hauteur de ce que l'on croit. L'humilité est indispensable au témoignage.

J'entends une autre question derrière celle-ci : une fois que vous désirez cette disposition d'amour, comment faire dans une entreprise, en banlieue ou à l'école ? Il ne faut pas seulement la disposition de l'amour, il faut des compétences particulières, des dialogues, des concertations, des stratégies. La difficulté n'est-elle pas toujours de faire passer cet amour dans le concret de la vie ? Très souvent les bons sentiments n'ont-ils pas pour résultat de « planter » complètement vos collaborateurs, vos amis, votre entreprise ?¹

Vous indiquez là les deux périls auxquels nous sommes constamment confrontés. Ou bien on entend si justement votre remarque qu'on parle des techniques de fonctionnement et on oublie ce que j'ai essayé d'évoquer. Ou bien on est dans cet essentiel inaugural que j'essaie d'évoquer et on oublie que, pour que cela devienne réel, il faut tenir compte des compétences, des conditions, des stratégies etc. Mais évidemment oui, le péché d'angélisme guette ! Si on prétendait se tenir dans une « attitude intérieure » qui dispenserait de se confronter à la réalité, alors on nierait la vérité de cette attitude-là. Bien entendu.

L'un des dangers aussi, c'est d'oublier ou de sous-estimer ce qui touche au plus intime et au tout premier de l'être humain. C'est un long chemin que j'indique là. Ce n'est pas du tout ce qui immédiatement ravit l'âme dans un sentiment de générosité universelle ! Non. Alors

¹ Question de **Françoise Le Corre**, présidente de la séance plénière, rédactrice en chef adjointe de la revue *Etudes*

détailler la traversée qu'il faut faire : s'il y avait une science pour cela, ce serait la plus rude de toutes. On ne peut pas se contenter du « je me sens bien ».

En quoi la crise vécue actuellement est-elle une chance, une opportunité pour des initiatives en recherche d'humanité ?

Autant un certain éloge des crises est une facilité, autant les moments critiques peuvent être essentiels et féconds. Crise, crisis en grec, c'est discerner, voir où est le bon chemin. Généralement, une crise surmontée fait sérieusement avancer : on le voit dans la vie d'un couple, dans la famille, dans la vie de l'Église, dans tous les domaines. Pour les Chrétiens, il est tout particulièrement évident que le Christ est le moment critique absolu : la mise à mort de la Parole initiatrice. On ne peut pas imaginer une crise pire que ce meurtre-là. Mais une crise peut être extrêmement féconde si on entend à travers elle ce qui invite à la surmonter et qui nous déloge justement des illusions. On croit aimer et on s'aperçoit un jour que cet amour reste abstrait, stérile. Cela vaut de la société comme de l'individu.

À propos du rapport entre l'amour et la loi : l'amour est-il le vecteur de la transmission de la loi ou est-ce l'inverse ? Y a-t-il une évidence de la transmission de la loi qui a pour condition l'amour ?

Question gigantesque. Il me semble que la chose première, fondamentale, selon l'Évangile, c'est que l'amour précède la loi. La première parole qui nous est dite – qui doit nous être dite – est une parole d'amour qui, en elle, porte une référence à la loi. Par exemple dans l'éducation d'un enfant, il convient que le père et la mère énoncent des interdits. Mais ces interdits n'ont leur juste portée et leur justesse que s'ils sont le fait de l'amour. Si la mère empêche l'enfant de s'attacher abusivement à elle, c'est pour qu'il vive, ce n'est pas pour le contraindre.

La loi doit obéir à sa propre loi. La loi de la loi est énoncée dans l'Évangile selon la formule bien connue : « le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat ». La loi doit en effet être le vecteur d'un certain amour pour l'homme. Si la loi n'obéit pas à sa propre loi, elle devient cette chose épouvantable que j'ai évoquée au début : la loi perverse. Ce qui est terrible, c'est que la loi peut être perverse dans son contenu, mais elle peut l'être aussi dans son fonctionnement. Vous pouvez donner des interdits qui en eux-mêmes, indépendamment de la relation, sont excellents, et qui, dans la relation telle qu'elle fonctionne, sont meurtriers.

Avec l'Évangile, le statut de la loi change. « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés », dit Jésus. Si vous entendez cela comme une loi règlement qu'il faut appliquer, c'est épouvantable ; on ne peut pas y arriver. Cela plonge dans une culpabilité impossible à dépasser. Mais on peut entendre cette phrase dans une tonalité différente. « Je vous *donne*, je vous fais don d'un chemin nouveau de vie : que vous vous aimiez comme je vous ai aimé ». La loi reste importante. Jésus dit bien au début de son discours sur la montagne : « Ne croyez pas que je sois venu abolir la loi ; je suis venu l'accomplir ». Mais l'accomplissement n'est pas de charger sur notre dos une loi impossible à porter. Jésus dit lui-même « mon joug est doux et mon fardeau léger ». L'accomplissement de la loi, c'est que ce qui était ressenti comme une contrainte soit ressenti comme vie.